

Ana Pepelnik / traduit par Fabienne Swiatly et Živa Čebulj

**décembre**

Sur la saleté de la ville  
une fine croûte de glace.  
Ljubljana comme un massepain sucré.  
Si on se promène çà et là  
avant que la nuit ne tombe et que la ville ne soit désertée  
on peut voir les gens se bousculer brièvement.  
Les flocons tombent sur eux comme dans  
une boule à neige. Quand on l'agite  
les figurines se bousculent et les particules blanches  
virevoltent au-dessus de leurs têtes. Si tout est calme  
on peut entendre un chant et de lointaines cloches.  
Aujourd'hui je suis fatiguée. J'évolue sur la glace  
fine et je fais attention à ne bousculer personne.  
Je fredonne douce nuit parce que déjà il fait noir.  
J'ai du massepain dans ma poche. J'en croque un petit bout  
chaque fois que quelqu'un me bouscule.  
Pour que la neige attrapée entre mes doigts  
devienne chaude. Juste pour tenir bon.

Ana Pepelnik / traduit par Fabienne Swiatly et Živa Čebulj

**en vérité**

*en vérité*  
il m'arrive toujours  
d'écrire ou de dire  
*en vérité.*

*Vraiment*  
c'est presque ça  
mais je pense que ça  
ne suffit pas. Que ce n'est pas aussi vrai  
*vraiment.*

*En vérité*  
j'ai l'impression que  
vraiment est moins vrai  
qu'*en vérité.*

*Vraiment*  
quel poème stupide

*en vérité*  
il n'y a rien de plus terrible  
que d'écrire un poème sans virgules.

**Tone Škrjanec / traduit par Fabienne Swiatly et Živa Čebulj**

**un cœur global**

aujourd'hui, la mer a pété les plombs.  
à la lisière de son horizon naissaient  
sans cesse de nouveaux continents.  
perchées sur la cheminée d'une maison abandonnée  
deux mouettes raillaient dans le ciel.  
une femme bronzée aux longs cheveux blonds  
vêtue d'une robe blanche si blanche s'est penchée  
à la fenêtre et elle a senti l'air avec sa main.  
il n'y a pas de frontières entre le ciel et la terre,  
entre la mer et le ciel.  
toutes les portes sont ouvertes. une fine  
tranche de lune apparaît entre les nuages. nuit.  
de partout, des grillons, et au-dessus de Pula, des éclairs.  
des murmures dans le crépuscule,  
des doigts qui semblent  
caresser un corps distraitement.

**Tone Škrjanec / traduit par Fabienne Swiatly et Živa Čebulj**

**hachisch**

ce soir, j'étais saisi par l'éphémère.  
les sons étirés comme du hachisch  
se sont courbés et une lumière rouge.  
les yeux, c'est un jeu dangereux. le poème doit  
toucher des gens et des rues. je fais commerce d'esclaves,  
les diamants ne sont que façade. j'ai tant de pensées  
en retard et partout, l'arôme frais du café.

**Gregor Podlogar / traduit par Fabienne Swiatly et Živa Čebulj**

**grandes routes, petites routes**

Aujourd'hui, tout est de nouveau miracle.  
Quelqu'un se sent comme un gramophone.  
La vérité n'est pas un concept.  
Les locomotives, même celles  
du XIX<sup>e</sup> siècle, roulent  
dans les deux sens.  
Certains sentimentalisent,  
même debout. Parfois,  
c'est le mensonge qui l'emporte. Parfois,  
c'est la victoire qui l'emporte. Parfois,  
la beauté s'offre de la tristesse.  
Jamais plus que parfois.  
Le rêve en général est une forêt.  
La langue n'est jamais sale.  
Tout est très très.

Tone Škrjanec / traduit par Fabienne Swiatly et Živa Čebulj

que

que je retourne parmi les vieux arbres chevronnés  
que je puise dans un lac  
que je me baigne encore une fois dans le même fleuve  
que mes mots durent comme dure l'instant  
qu'un baiser soit frais comme le soir  
qui s'installe après une journée chaude  
que la couleur de mon teint soit le synonyme de vert  
que ma sueur glisse sur mon nez comme une larme  
que les chevreaux et les lapins reviennent  
que les myrtilles mûrissent  
que la ville soit un petit bourg chaleureux  
que toujours  
que parfois  
qu'on tienne parole  
aujourd'hui et demain  
et que dans les poèmes les gens soient présents avec leurs noms  
que le monde attende pour une fois  
que l'herbe verte chatouille nos pieds nus  
que naissent les seins sur nos torses  
que le poème soit sans fin  
que jamais personne ne soit absent  
et que la mer soit comme le ciel  
le ciel comme la mer  
les sentiments comme une petite maison chaleureuse  
que les arbres soient touffus les branches fermes et les feuilles vertes  
que nous soyons tous des matelots silencieux  
qui pédalent lentement  
et qu'il y ait un nombre fou de soleils  
et juste deux rues fréquentées  
qu'on nous aime  
délibérément  
que petit reste grand  
que la peau soit lisse et à la chair de poule à la fois  
et la main calme comme un lapin  
et qu'il y ait plein de nuages dans un œil.

**le monde et le monde**

Le monde est fait du monde.  
Le monde est fait du « monde ».  
Le monde fait couler le monde  
d'un monde  
à un autre monde.  
Le monde fait le monde  
d'un autre monde.  
Le monde fait le monde  
de ce monde  
et il fait le monde  
qui fait le monde.  
Le premier et le deuxième monde  
sont un monde ensemble, etc.  
Le monde x raconte  
au monde y sur le monde x :  
les routes sont longues  
et vastes, comme une nappe  
sur la table du monde x.  
Ainsi, le monde va dans le monde.  
Le monde vient du monde.  
Avant, le monde était un  
autre monde.  
Le monde, c'est une rencontre.  
Le monde, c'est un remous,  
c'est un passage, c'est un entrelacs,  
c'est que quelque chose est là.  
Le monde est dans le son.  
Le monde éclaire le monde,  
le rend plus lumineux.  
Le monde est le monde.  
Tout comme la vie,  
puisque ce n'est que la vie  
qui fonde le monde,  
rend le monde monde.  
Le monde du mot a une influence  
sur le monde des sentiments, p. ex.,  
lorsque l'écrit blesse  
le monde du mot peut sortir  
de son monde  
pour devenir  
une émotion, le monde des émotions.  
Le monde, donc, est l'un et l'autre.  
Le monde est comme un feu invisible.  
Le monde avec des ailes est exactement comme  
toi, tu imagines  
un monde avec des ailes.  
Le monde n'a pas  
à fuir quoi que ce soit.  
Le monde et sa ligne,  
son poids, en équilibre

**Gregor Podlogar / traduit par Fabienne Swiatly et Živa Čebulj 2/2**

des deux côtés.  
Seul le monde comprend  
et entend le silence absolu  
du monde.  
Le monde entre deux mots.  
Le monde entre  
ce qui fut dit  
et ce qui sera dit,  
entre ce que tu dis  
et ce que tu voudrais dire.  
Le monde : à l'intérieur.  
Le monde : à l'extérieur.  
Le monde agit pour qu'un autre  
monde puisse agir.  
Le monde va en nous,  
à l'intérieur des gens, il est toi,  
il rend le toi toi.  
Le monde fait le monde.  
Le monde est une forme  
de vie.  
Le monde est indifférent,  
mais pas comme  
un être humain  
indifférent.  
Quand le monde te serre  
et toi, tu dis,  
monde, serre-moi plus fort,  
voilà, c'est ça, le monde.  
Tu es le monde,  
et tu es le poème :  
ce que tu pensais  
et ce que tu es  
et que tu n'es pas  
et ce qui est maintenant  
et ce qui n'est plus  
que maintenant.

Moi et moi.

Toi et toi.

Je suis toi  
et tu es moi.



**Primož Čučnik / traduit par Fabienne Swiatly et Živa Čebulj**

**dans ce cas-là**

je suis convaincu qu'il faut totalement  
faire confiance à l'imagination et aux voies  
que la langue prend là où il n'y a pas de chemins, pas de routes.  
Elle, elle peut trouver – elle est en tout cas  
plus intelligente que nous, elle est peut-être notre seul appui.  
Lorsque tu traverses un désert, tu as besoin d'eau  
et des pièces de rechange pour le moteur de ton 4x4.  
Emmène alors tout ce qu'il y a dans ce dictionnaire,  
et même ce qu'il n'y a pas. Ça pourrait t'être utile.  
Même plus tard, lorsque tu n'y seras plus –  
il y aura des mirages d'étoiles filantes  
et des étoiles brillantes au-dessus des dunes.

**bruissement et temps**

Cette feuille bruissante  
que tu as aujourd'hui  
ramassée et apportée,  
mon fils, je l'ai plusieurs fois  
soufflée et emportée  
dans tous les sens.

Dans tous les sens  
elle se déhanchait  
sur les quais comme un bateau  
qui a à peine quitté le port.

Alors vas-y, balance la couverture sur ton lit  
et découvre le lit  
pour que je te recouvre  
encore, pupuce  
(sans me faire entendre  
ni syllabes ni c) ;

pour ne pas réveiller  
des accostages,  
des jetées magiques,  
je vais juste entrebâiller la fenêtre.

**mes hortensias**

La langue est l'une des affaires communes,  
il faut donc passer par des structures,  
singularités dialectales, idiomatismes et argots  
pour se comprendre. Même langue, même aspiration  
vers la liberté, mais tant de malentendus.  
Une nation est une multitude universelle d'individus  
qui ont tiré la langue à une autre multitude universelle, et ainsi de suite.  
Ou il s'agit d'une nation ou il s'agit de l'Europe.  
Que dis-je ? Notre objectif est de les saisir le plus tôt possible.  
Pourquoi les vieilles structures interrompent-elles nos signaux  
et interfèrent-elles avec les émetteurs. Pourquoi est-ce qu'on ne porte pas plus loin.  
On ne nous en a pas dissuadés, mais on nous y a amenés.  
Cependant, la question demeure :  
Pourquoi restons-nous dans l'impasse ?  
Nous sommes vraiment si naïfs  
que nous n'avons pas encore découvert le mystère de l'État.  
La colle qui le colle.  
Et si nous le découvrons, aurions-nous encore besoin de discours ?  
Que célébrerions-nous à la place des gouvernements ?  
Mes hortensias, mes hortensias.  
Soit l'illusion est universelle  
soit nous nous collons dans notre coin.  
Que dis-je ? C'est le temps du nouvel optimisme.  
Histoire d'être en bonne santé.  
Et que les vignes donnent des fruits.  
Chacun sait ce que c'est que ses hortensias.  
Le langage est une chose commune qui nous sépare.  
L'amour trimballe un baluchon d'attentions sous condition.  
Le coquelicot est son collier.  
Pour être clair, le soupçon nous fait peur.  
Le bois sèche et nous fait entendre des voix.  
La belle langue arrose d'une façon lassante –  
arrose et lèche et colle  
mes hortensias.

Primož Čučnik / Traduit par Pascale Petit et Maša Jazbec

**sept kilomètres de poème**

L'œil  
ne connaît pas  
les vues.

Le brouillard  
ne connaît pas  
le seigle.

Le givre  
ne connaît pas  
la rosée.

La route  
ne connaît pas  
le chemin.

Le trottoir  
ne connaît pas  
la semelle.

Les aiguilles  
ne connaissent pas  
les heures.

*Le peuple  
ne connaît pas  
les poètes.*

**facteur lyrique**

Détail dans ce vendredi qui arrive.  
Ils ont certainement négligé un certain thème commun  
ce n'est pourtant pas un autre monde.  
Les jours de la semaine se rejoignent  
et personne ne devinera plus jamais  
les globules rouges bordant le globe.  
Mauvaise mémoire  
je n'ai rien vu de mal à écrire un poème sur moi  
et il y aura encore mille raisons de râler.  
Un monde sans abstraction  
remplace la lumière par la musique de certaines sphères  
(mon chéri).  
J'échange ma place avec un enfant qui aime se voir évoluer  
le monde autour, comme à son habitude, change l'arrière-plan.  
Je voudrais m'envelopper dans la peau épaisse du monde  
j'écoute le chant des merles depuis quelques jours maintenant  
à propos d'un ascenseur à Varsovie  
ils pensent certainement : attendons.  
Aujourd'hui, cela ne me met plus en colère.  
Ouvre-toi  
sur notre ingratitude et notre indifférence  
sur le balcon d'un enfant assis.  
J'ai commencé l'année en faisant la vaisselle  
et c'était presque comme dans l'enfance.  
Tout s'arrangera d'une manière ou d'une autre  
sur ton immense bureau  
à quatre heures du matin.  
Des mots gros comme des pois  
places et rues  
l'écho des conversations dans l'escalier une brève querelle  
en plus de ça, une drôle de radio.  
En décembre, même en novembre  
nous sommes avec des amis  
qui sait pourquoi. Encore trop peu  
avec une petite ouverture en forme de cœur  
une comptine qui grandit dans la trachée du monde.  
Ce qui était il faut le dire au passé :  
cette comptine est correcte  
mais elle se bloque s'arrête et s'endort.  
Ne t'inquiète pas des virgules :  
la langue c'est tout petit  
sers-toi de grands mots  
et rallonge-les comme pour étayer un objet.

**Ana Pepelnik / Traduit par Pascale Petit et Maša Jazbec 2/2**

Je me réchauffe le cou avec un foulard en laine  
je ne le cache pas j'ai des jours  
quand je suis une petite voiture guidée d'en haut.  
Et j'ai entendu beaucoup de chansons d'amour banales  
enfin peut-être un peu moins  
parce que je suis en thérapie  
comme dans le proverbe  
probablement en raison de vinyles qui s'aggravent de jour en jour.  
Le moteur de la nature fait tic tac gazouille et clapote  
ne t'inquiète de rien  
cette rafale de courants d'air.  
Je chantonne pour me souvenir  
et en même temps la radio est allumée  
ainsi le monde entier s'arrête  
surtout l'après-midi.  
J'ai rêvé de fumer une cigarette  
parce que l'automne aime la musique  
et que le fils passe devant l'immeuble pour prendre l'air  
tandis qu'au bar on mange des foies  
pour un anniversaire.  
(le monde parfois en quelque sorte  
ne dit pas directement qu'il sait tout).

**Ana Pepelnik / Traduit par Pascale Petit et Maša Jazbec**

**bruissements**

Je ne vois même plus  
d'ombres ni d'arcs-en-ciel sur le mur.

Peut-être qu'il y a encore des écailles  
de peintures fines sur les clôtures

de grandes villes mais maintenant  
je ne m'en soucie pas.

Mes contacts sont calmes  
axés vers les livres colorés

ils sont dépoussiérés même avant  
l'averse. Pas de prévisions météorologiques

aucun journal n'en dit autant  
autant qu'une ville quand elle s'arrête.

Je ne sais plus écrire  
des moments et paix quand quelqu'un dort.

Je casse un nombre fou de crayons  
et je mâchouille pas mal de stylos

juste pour quelques phrases sur le papier  
bruisantes comme une vieille radio.

**Gregor Podlogar / Traduit par Pascale Petit et Maša Jazbec**

**sur la langue d'un jour éblouissant**

Écrire un poème pour prolonger la journée.  
Penser à ses proches et oublier  
le temps des pré-élections. Chercher du nouveau.  
Tout faire lentement. Tout faire doucement.  
C'est l'amour. Il irradie.  
Certains ont fait long feu et l'avant-garde a des tentacules.  
Nouveau sac, vieux sac, nouveau sac.  
Sortir pour sentir le vent qui claque.  
Sortir pour mettre le monde sur pied.  
Sortir. Chaque chose a sa place.  
Quoi d'autre ?



Tone Škrjanec / Traduit par Pascale Petit et Maša Jazbec

lait

*Sometimes I sits and thinks.  
Other times I sits and drinks,  
but mostly I just sits.*  
N. Cassady

mon œil est fait de lait.  
des bateaux en papier y flottent.  
ils sentent la camomille et l'harmonica.  
ils reviennent et repartent encore,  
complètement indépendants du vent  
sans égard pour moi.  
ils sourient  
et ils se frottent les cuisses pour sentir.  
le lait est aussi le chemin entre les arbres  
dans l'allée.  
il s'ouvre comme une main  
qui glisse avec prudence sur le côté.  
la prudence n'est pas la lenteur.  
c'est la qualité  
qui l'est parfois  
parfois non.  
parfois je reste simplement assis.

**tribu**

quand la peau devient violette,  
je vois tout différemment.  
alors je ne pense pas.  
alors les pensées sont si différentes  
qu'il est difficile de les appeler des pensées.  
elles sortent d'un autre trou,  
elles sont liquides et glissantes s'échappent des mains. il est difficile  
de les attraper, leur vitesse est l'évanouissement infinie est leur vitesse.  
toutes les lettres qui s'offrent à moi sont trop lourdes  
trop épaisses et encombrantes. elles donnent naissance à des mots maladroits et lourds.  
ils glissent très lentement, et le soir tombe en un éclair.  
son écarlate renfermée se dissout lentement dans le noir. Il est donc  
un doux soir entouré de ses habitués.  
quand on déroule l'écharpe jusqu'au bout, c'est fini.  
il ne reste que la nudité. mais ce n'est pas qu'une écharpe.  
elle est trahie par l'odeur et le souvenir de ces vieilles  
histoires partisans quand les feux de camp  
faisaient partie de la sous-culture des jeunes et  
ne posaient aucun problème.  
fissures bleues dans le ciel et quelques ombres heureuses  
elles mettent tout sens dessus dessous.  
ce sont des potentiels cachés.  
et c'est un poème d'amour  
d'après le modèle de souvenirs accumulés  
les empreintes digitales sont partout.  
dans chaque pli qui est un caractère chinois plein de trop de sens.  
ils y échouent. et ces maisons d'eux.  
elles sont pleines d'air étouffant et de vieilles photos  
des matelots. leurs colliers flottent dans le vent et la surface  
du lac sur la photo est incroyablement variée.  
puis c'est la nuit, et nous sommes d'une manière différente  
doucement collés l'un à l'autre.

**Cher dieu**

Mon  
cher dieu.  
Qu'il est difficile  
de se remettre à parler

après  
s'être arrêtée.  
Et maintenant  
je m'adresse

à toi. Merci.  
de m'avoir  
protégée quand  
je ne pouvais pas

me protéger. Tu étais  
avec moi dans mon univers  
mais si  
terriblement  
loin. Notre deuxième  
fils est né - nouvel  
amour - on s'est retrouvés à  
quatre. Oui, que

l'assistant de la polyclinique  
essaime la beauté  
ne serait-ce que  
dans une vie. Et que

le pédiatre de la maternité  
fasse preuve de gentillesse  
ne serait-ce qu'avec une mère.  
Ce qui serait beaucoup. Et que

la psychiatre qui dépérit  
aux urgences psychiatriques  
soit aimée.  
Qu'elle puisse

manger du chocolat  
et que l'amour lui revienne.  
Ce qui serait énorme. Et que  
la gynécologue

soit bénie  
jusqu'au cinquième enfant.  
Ce qui serait déjà suffisant. Et,  
mon cher dieu,

que le fusible principal  
du centre commercial  
grille  
au milieu de la nuit,  
que toutes ces foutues  
lumières trop brillantes  
s'éteignent et que  
je puisse voir dans mon jardin

les étoiles. Que  
mon amour  
atteigne  
les foules. Qu'il soit entendu.

Et que  
ma mort soit légère.  
Qu'elle ne fasse de mal  
à personne. Mon cher dieu

**Aubergine (poème pour une fille)**

Tu étais très petite  
un petit pois  
d'espace tu t'es créé.  
Et tu as grandi  
vite. Un deux.  
Tout sera différent maintenant  
car j'ai appris  
à tout manger  
sauter  
d'une étoile à une autre  
ne faire que frôler les fleurs  
avec mes doigts.  
L'univers est juste  
énorme  
et s'il y a vraiment le paradis là-haut  
et la voie lactée  
alors tu es assise là  
sur une étoile  
si brûlante  
qu'elle me réchauffe  
le ventre.  
J'écrirai maintenant  
des poèmes pour les filles  
et je te promets  
sans le rose.  
Juste du vert du gris du violet  
du jaune du bleu  
et du noir.  
Comme le céleri l'éléphant la lavande  
le jus d'ananas nos yeux  
et l'univers.  
Je pose mes mains  
sur le ventre réconforté  
avant de m'endormir  
et puis je m'endors  
et elles sont là  
quand je me réveille.  
Et le prénom ?  
Le prénom  
est juste pour toi  
tandis que  
tu grimpes  
vers  
les cités  
de l'au-delà

**Primož Čučnik / Traduit par Nina Medved, Albane Gellé**

**lettre**

Je ne comprends pas la plupart des poèmes. Même les miens, seulement à moitié, parfois en entier. J'en relis un vingt fois, je ne fais que frôler les autres. Etanchéité.

Rares sont ceux qui s'allument et

ne me quittent plus, car je suis amoureux. Faire une petite pause ou prétexter un oubli ne m'aide pas.

Je dois revenir à l'énergie de l'amour et ne plus exiger de comprendre, reliance. Comme avec une femme

ou un ami, quand tu connais déjà tous leurs défauts,

mais que tu leur pardonnes à l'avance. Car ce n'est pas important.

Car il y a d'autres strates. J'avoue : Je ne comprends pas la poésie, même si elle m'attire et m'immerge et m'élève, me chuchote les mots en spirales, joue avec ma manière d'être faible et fort, d'être entier et moitié.

Mais je sais aussi : Quelque chose a craqué. La première fois, puis

la deuxième fois et cetera. Il n'arrête pas de craquer, crac,

le bois sèche, bâton long en noisetier. Pipeau,

je danse comme tu siffles. Je suis ton auditeur fidèle,

qui a besoin de toi. L'amour, la somme de tous les moments

dans le vide. Le silence et la distance. Tout prend fin.

Rien ne prend fin. Et puis ce que dit Miłosz :

Who serves best doesn't always understand.

On n'est pas loin de nommer ça l'amour

et j'avoue, une autre fois : je suis déjà. Je ne suis pas encore.

J'écris ça à toi, qui es déjà parti,

mais je nous trouve toujours un nouveau commencement.

Et comme amoureux je prononce tes couleurs.

Je sais : Il faut être précis. Avec confiance.

Penser à tout. Pas seulement à soi. Que veux-tu que je te dise : tu me manques,

dans ce poème. Dans cette chambre,

ta voix me manque. Ta voix me manque.

Et les frissons du toucher. Seulement de l'amour

Peut naître un poème. La beauté est vacante. Vacante est parfait. Parfait, et convulsif, et libre.

Qui sert le mieux ne comprend pas toujours.

Cela remue maintenant très loin et cela aide.

Tout peut se sentir. Tout est tranquille. Tout existe.

**Gregor Podlogar / Traduit par Nina Medved, Albane Gellé**

**cerf**

Le cerf dort longtemps.

Le cerf dort longtemps.

Qu'il dorme.

**poussière**

c'était des rêves assez ordinaires.  
il y avait deux longues vagues,  
elles semblaient couper le lac.  
c'était une petite nuit toute silencieuse,  
en fait tout était fermé,  
pas de problème.  
nous étions tous en bonne santé, pas de cancer  
ni de danger mortel du même genre,  
pas de qui aime qui et qui a mis quoi dans qui,  
juste la baise ordinaire,  
c'était vraiment beau, un long lac lisse,  
partout de petites lumières multicolores,  
deux pigeons grisâtres, plein de canards noirs  
avec des becs blancs et sur notre balcon une volée de mésanges,  
5 à 10 grammes papillonnants. mon corps me fait mal.  
je ne parle pas, je ne vais plus parler,  
ma paix signale un silence de coupable quant à dehors, il fait noir  
et il fait froid. est-ce qu'il y a quelqu'un ici touché par tout cela,  
c'est moi que cela touche, mes muscles me font mal,  
mon corps me raconte  
une vieille histoire connue de tous,  
que je peux moi aussi pressentir  
à un niveau quelque peu métaphysique.  
rien ne m'importe, je loue mon corps  
et je m'en fiche d'être quoi que ce soit.  
c'est monstrueux, je suis assis dans ma voiture et je me sens monstrueux,  
immergé dans un profond silence, ponctué seulement par  
les bruits du moteur et par mes respirations.  
les grandes choses ne valent pas grand-chose pour moi.  
une tribu de géants orgueilleux  
ne me semble qu'une balade à l'arabe du samedi affadie  
alors que j'apprécie parfois d'être petit,  
être infiniment petit pour toujours,  
ça me fait mal que mes proches m'assimilent  
à mes misérables talents d'électricien, à ces conduites insignifiantes,  
ils pensent qu'être assis là seulement à écouter,  
aimer se plonger dans ses pensées, se taire  
n'a aucune valeur,  
que les vanités quotidiennes me sont naturelles, même une drôle d'obsession,



**Tone Škrjanec / Traduit par Nina Medved, Albane Gellé 2/2**

alors que la poussière qui recouvre les choses est un sujet sérieux, il ne pardonne pas,  
et malheureusement ça ne s'arrête pas là, le monde devient une fable plus ingénieuse  
jour après jour, parce-que tout tout est seulement de passage,  
une petite remarque, quelques chameaux, quelques petits animaux,  
une perception peu sensée de ce qui n'a jamais existé.

c'était moi l'autre jour debout sur une tombe,  
et c'était la même tombe que l'autrefois quand je me disais  
des bêtises :

regarde, regarde ce qui se passe avec moi, mais il ne se passait rien,  
presque rien de spécial, c'était juste nous, nous disloquant dans la mort.  
nous étions debout et le monde n'attendait pas, il était juste là quelque part  
comme une putain d'éternité qui sait tout, comprend tout  
et ne comprend rien du tout. dehors, il fait froid et il neige  
et je veux être heureux, mais évidemment ça ne marche pas,  
il y a toujours quelque chose qui s'interpose, qui remue et qui s'organise,  
même si nous resterons toujours beaux, avec notre corps nu  
qui brille comme une étoile.  
toujours beau comme une étoile.  
et je ne veux pas partir.

**Primož Čučnik / Traduit par Ksenija Mravlja, Pierre Soletti**

**comme un cadeau**

Ainsi sera. En plein orage, sur une île orageuse,  
nos coupe-vents flotteront  
comme autrefois flottaient les drapeaux,  
il sera difficile de rester debout.

Les coups de vent violents casseront les arbres  
et dans l'air voleront les gens trop légers,  
dans le ciel se formeront les trous qui les avaleront  
comme la poussière, comme les sacs en plastique.

Ils crieront, mais ils ne seront pas entendus,  
ils auront leur peur et ils seront choqués,  
à travers les trous ils disparaîtront en champs magnétiques,  
dans l'attirance absolue.

La nuit viendra et tout sera oublié,  
l'atmosphère calmera nos coupe-vents,  
nous nous réveillerons frais et assez lourds  
pour être debout au sol, l'île sous nos pieds.

Et nous aurons notre orage et notre mer,  
nos pressentiments et nos étonnements.  
Tout reviendra après nous  
en forme de salves, sel, salines, célébration.

**Primož Čučnik / Traduit par Ksenija Mravlja, Pierre Soletti**

**accords**

*à Reverdy*

Prends les patins à glace oubliés et patine  
à travers les trottoirs glacés.

Aiguisés comme un couteau entaille-les dans la surface  
que tes jambes ne fassent qu'un avec les patins.

Patine vite, seul, comme dans une compétition,  
ne tiens pas compte des appels : « Ça glisse où ? »

Ça fait du bien de glisser ainsi, sans limite  
sous les patins tout est permis.

Tu es le seul patineur là-dessous, tu ne vois même pas  
les taches et les ombres jetées par les patins.

Tu glisses entre les lampes de ville  
tu as l'équilibre  
tu ne te renverses pas sur le dos.

Les patins laissent la trace d'une ligne tranchante  
sur la surface brillante au-dessous d'eux se trouvent les incisions.

Prends alors une paire de patins poussiéreux et patine  
dans la matière glissante, c'est là que tu te sentiras toi-même.

Patine seul et la glace sous tes pas  
deviendra un liquide vivant.

Ne raconte pas aux gens ton patinage.  
Patine comme si tu ne patinais pas seul.

**cela arrive tout le temps**

comme le chauffage dans les tuyaux de la centrale  
ou des coureurs au parc du centre.  
Je regrette de partir, mais c'est la seule  
manière pour m'en aller. Je m'arrache de la fenêtre  
du gratte-ciel et je vole vers la terre,  
dans une chute flottante vers le sol comme le duvet,  
avec lequel joue le souffle.  
Et j'ai confiance, je peux atterrir,  
comme un flocon de neige ou une chaussure, avec des  
lacets doubles attachés à un fil électrique.  
Un ferry de quelques tonnes  
casse la jetée lorsque le conducteur s'endort pendant un trajet de nuit.  
Cela arrive tout le temps.  
Le mec est un marcheur, il va dans tous les quartiers de la ville,  
il est sûr qu'il n'a pas de maison.  
Plusieurs fois il s'arrête à la gare,  
mais il ne peut pas se débarrasser de son sentiment.  
Il semble être tombé de l'énorme  
gratte-ciel et d'avoir presque touché le cosmos,  
et maintenant il marche comme un fou parce que c'est la seule manière.  
Mais personne ne s'en aperçoit, la bourse ne réagit pas.  
J'ai le sentiment d'être tombé de la lune  
et de nouveau j'accueille la mort, d'autres yeux,  
qui me regardent avec intérêt.  
Mais non, je ne me sens pas invité.  
J'écoute les airs les plus tristes  
qui sortent de la gorge du moineau,  
auquel l'hiver coupera les ailes.

Ana Pepelni / traduit par Ksenija Mravlja, Pierre Soletti

**rêve inachevé**

Rêve inachevé. Et matin  
lent. Les serviettes tournent. L'éolienne  
est colorée. Matin inachevé.  
Et rêve lent. Les éboueurs vident  
les poubelles de verre. C'est l'éolienne matinale.  
Tout à fait inappropriée pour un rêve  
inachevé. Brouillard. Restes de pluie sur les araignées  
et les chrysanthèmes. L'imminence de novembre.  
Première odeur d'hiver. Éboueurs lents.  
Pluie colorée et fleurs inachevées.  
Novembre inapproprié. Commence toujours  
avec des éboueurs et des vestes aérés.  
L'imminence du début. Première odeur de novembre  
après la pluie aérée. Rêve inachevé.

**Tone Škrjanec / Traduit par Ksenija Mravlja, Pierre Soletti**

**achète un maillot doux**

Ne cherche pas de cerfs au bord de l'autoroute.  
On se dépêche, n'oublie pas la beauté.  
Regarde les gouttelettes de pluie qui roulent  
sur le pare-brise.  
Écoute le silence, si tu le trouves  
quelque part caché parmi les nuages. Mets  
ta main doucement sur le velours. N'oublie  
pas la beauté quand tu te dépêches.  
Se dépêcher est une faute fréquente.  
Promène-toi lentement sur la peau  
et dessine avec ton doigt l'éternité.  
Embrasse le nombril. Fais encore quelque chose  
de corporel. Touche la musique.  
Dis, fais la zizique pour que je puisse  
la toucher avec mon corps entier.  
Rejette les procès de destruction.  
Achète un maillot doux. Que ce soit  
ta nouvelle patrie.